

Entre la géophilosophie et la physiologie politique

John Protevi
 Department of French Studies
 Louisiana State University

Dans cette présentation je vais essayer de vous montrer comment les principes deleuzoguattariens de la géophilosophie peuvent être mis en contact avec ce que j'appelle la « physiologie politique ». Ces deux domaines de recherche sont les mieux pensés par rapport aux « sciences de complexité », c'est-à-dire, par rapport aux modelages accomplis par les techniques mathématiques dans le domaine de la dynamique non-linéaire.

En développant cette ligne de pensée, je suis les arguments de Manuel DeLanda, dont j'ai trouvé les œuvres particulièrement productrices *A Thousand Years of Nonlinear History* et plus récemment *Intensive Science and Virtual Philosophy*.

D'après la reconstruction delandienne de l'ontologie deleuzienne, les processus *intensifs* de l'auto-organisation des systèmes matériels sont structurés par multiplicités *virtuelles*, résultant en produits stables ou *actuels*. Les multiplicités virtuelles servent à donner des modèles aux systèmes matériels, ou, dans la parlance de la théorie de la complexité, ils sont des attracteurs pour le comportement des systèmes. Les attracteurs virtuels s'actualisent quand des événements intensifs ou « déclencheurs » poussent un système à tel ou tel seuil de valeurs de paramètres de contrôle. Ces seuils divisent la « carte virtuelle » d'un système, son « espace de phases », dans autant de régions qu'il y a d'attracteurs du système. Chaque attracteur gouverne donc un « bassin d'attraction » où le comportement du système suit des habitudes stéréotypées.

Dans chaque bassin d'attraction le système peut se rétablir des instabilités d'une grandeur inférieure au seuil du bassin. Le système récupère son équilibre grâce aux mécanismes d'« homéostasie ». Mais quand le système reste entre les bassins, des écarts infimes peuvent faire basculer le système dans un sens inattendu, vers un bassin ou l'autre, sans être prévisible. C'est vraiment de la chance, du hasard, dans ces cas.

Cette idée pourrait être facilement saisie dans le domaine de la psychologie quotidienne ou de « folk ». Quand vous êtes bien dans votre peau, bien dans vos habitudes, vous pouvez vous adapter à certains chocs, certaines perturbations. Mais au-delà d'un certain seuil de récupération vous seriez plongé dans une crise où la moindre des choses pourrait déclencher un bouleversement de votre vie : « ne me cherchez pas ! je n'en peux plus ! ».

Si vous êtes poussé seulement dans un autre bassin d'attraction déjà-formé, vous n'avez subi

qu'une « déterritorialisation relative ». Mais ce qui se passe dans les cas les plus intéressants (mais non pour autant les moins dangereux), c'est la construction de nouveaux attracteurs, ou même l'émergence de la capacité d'habiter toujours l'espace entre-bassins, ce qui s'appelle « la déterritorialisation absolue ».

Deux derniers concepts avant de commencer notre analyse propre. La pensée de la « physiologie politique » exige la pensée d'émergence. « Emergence » signifie la construction de « corps politique, » c'est-à-dire, des structures de fonctionnement temporaire par lesquelles s'achèvent des focalisations de comportement systématiques au moyen d'une contrainte de comportement de la part des composants du système. L'émergence est parfois appelée « causalité en aval et en amont », mais je préfère, en suivant Francisco Varela et Evan Thompson, la « présupposition mutuelle de contrainte et de puissance ».

Le « corps politique », notre dernier concept, est un terme qui désigne également une présupposition mutuelle : des corps somatiques formés par des systèmes politiques et des corps sociaux dont le fonctionnement dépend des corps somatiques ainsi formés.

La « physiologie politique », enfin, désigne les manières par lesquelles tels processus d'émergence parfois s'entrelacent en sautant le niveau du sujet, et donc en liant directement le politique et le physiologique. Cet entrecroisement du politique et du physiologique avait été discuté en termes « psychologiques » par Platon dans sa *République* sous le thème du caractère des citoyens de tel ou tel régime : la foule des passions se basculant dans l'âme démocratique, par exemple.

La « microphysiologie politique » s'intéresse au sujet ou à l'organisme en tant qu'effets d'émergence des composants formant un corps somatique. D'après la théorie de la modularité, il existe dans nos corps une multiplicité de modules, c'est-à-dire, des agencements des comportements qui ont été bricolés par processus évolutionnaires, et qui maintiennent une certaine isolation et une indépendance des agencements ou modules les uns envers les autres. Le déclenchement d'un module (après le franchissement d'un seuil de récupération), entraîne la prise en charge du système organique ou subjectif par le module. Si l'organisme ou le sujet était un ordinateur, le module serait le logiciel qui régit temporairement le fonctionnement du système.

La colère, la fureur, serait notre exemple d'un tel module. Héritage évolutionnaire universel chez les mammifères, la colère est néanmoins déclenchée par des situations différentes. On peut donc à la fois éliminer le concept dépassé du constructivisme social en conservant la reconnaissance des différences culturelles et en reconstituant un concept de la nature humaine. La culture est donc composée des processus de construction des corps politiques qui imposent les déclencheurs et règlent les seuils des modules primitifs, ainsi qu'ils composent des modules complexes au moyen d'entraînement.

D'autre part, la macrophysiologie politique s'occupe des agencements politiques et sociaux en tant que tels. Etant donné que tous les processus biologiques de notre planète dépendent de l'énergie solaire transformée par la photosynthèse en hydrates de carbone, nous sommes menés à l'étude des œuvres de Karl Wittfogel et de Georges Bataille sur les problèmes de la civilisation hydraulique et de l'économie générale, à la notion de dépense des surplus de l'énergie solaire accumulés dans les corps politiques des sociétés agricoles.

Ce que DeLanda appellerait « l'analyse morphogénétique » de la macrophysiologie politique entraînerait l'investigation des seuils des flux de l'eau et de l'énergie solaire, qui, s'ils sont franchis, déclenchent l'auto-organisation des modèles de formation sociale. Nous citons dans ce contexte quelques exemples de l'ancienne Méditerranée, comme la bande de guerriers, le *polis*, et l'empire.

Les empires persan et égyptien peuvent être définis comme « sociétés agricoles et hydrauliques d'une immense taille, dirigés d'en haut par un monarque dont l'administration contrôle, sous une couche artisanale et marchande, une masse non-différenciée de paysans de laquelle sont extorqués et le surplus agricole et la main-d'œuvre de la corvée ».

Il existait deux genres de *poleis* : la ville-capitale (Sparte, Troïe) et la ville-port (Athènes). A Sparte, qui ressemblait aux empires en ce cas, il y avait l'esclavage agricole massif, les *helots*, mais la monarchie était divisée en deux, et modérée par *l'isonomia*, l'égalité devant la loi pour tous les citoyens. A Athènes, par contre, il y avait une forte tendance démocratisante, malgré la présence d'une aristocratie « spartisante » rêvant toujours de la reconquête du pouvoir.

Enfin, il y avait des bandes de guerriers, en lesquelles se trouvaient seulement les chefs, et dont les rois étaient exclus. Un chef est *primus inter pares*, et il doit convaincre ses alliés par sa rhétorique et par son charisme ; il ne leur donne pas d'ordres. D'où la célèbre querelle entre Achilles et Agamemnon, celui-ci se voyant en roi, et celui-là le voyant en chef.

Il est évident par ce dernier exemple que nous ne venons de citer que des modèles virtuels, modèles qui ne sont jamais actuels. Toutes les formations sociales actuelles sont des agencements dont les processus intensifs tendent vers un modèle virtuel ou l'autre. La tâche est toujours d'analyser les forces relatives de chaque tendance, ainsi que les seuils et les déclencheurs de chaque modèle virtuel.

Par exemple, les anciens empires avaient besoin de vallées fluviales, dans lesquelles un cycle positif des processus intensifs pouvait se former : plus d'espace irrigué, plus de surplus agricole capturant l'énergie solaire, plus de paysans (relativement) bien nourris, plus de main-d'œuvre pour la corvée, plus de soldats qui peuvent être soustraits de la couche paysanne, plus d'efficacité

en formant la masse de main d'œuvre et en extorquant le surplus, plus de rues avec lesquelles l'armée peut conquérir de nouveaux territoires et conserver le territoire conquis, plus d'espace irriguée

Curieusement, c'était le manque relatif d'eau dans la région du Tigre et de l'Euphrate qui obligea la construction d'une société stratifiée pour l'administration de l'agriculture irriguée. (NB : seulement pour l'administration, pas pour l'origine des canaux, qui était un phénomène rhizomatique d'en bas.) Un texte splendide de l'historiographie américaine, *Rivers of Empire* par Donald Worster, démontre la nécessité de l'aridité pour l'agriculture irriguée et la société stratifiée des vallées de la Californie.

Les *poleis* avaient besoin des montagnes qui les séparaient et qui les protégeaient des empires voisins. Au dessus de certains seuils de l'économie, c'est-à-dire, de la consommation de l'énergie solaire sous forme de nourriture végétale et animale, et donc la fortification des muscles, et leur entraînement en tactiques de guerre -- et n'oubliant jamais le repos donné aux maîtres par le travail de leurs esclaves, le *scholé* ou loisir -- une couche moyenne, les *hoplites*, pouvait se former, et en se formant dans le phalanx, aurait pu rivaliser avec les aristocrates dans les révolutions pendant les 7ème et 6ème siècles av. JC.

La bande de guerriers glisse dans les interstices des empires, se libérant des forces homogénéisantes, et vivant de pillage et de vol, un vrai vecteur de déterritorialisation.

Il n'y a pas de déterminisme géographique dans cette théorie. Dans la cartographie virtuelle des systèmes sociaux, il y a toujours plus qu'un seul attracteur, et donc un rôle irréductible du hasard dans l'histoire des systèmes qui bougent entre attracteurs. De plus, dans de tels systèmes, il y a souvent de la place pour la formation de nouveaux modèles, « l'émission des singularités » dans la terminologie deleuzienne.

En termes de *Différence et Répétition*, la multiplicité géopolitique est composée des éléments et rapports différentiels (flux intensifs) et des singularités (seuils des flux). Parmi les éléments et rapports différentiels se trouvent des facteurs géomorphologiques tels que l'inclinaison (ou plus précisément, le taux de change de l'inclinaison à travers tel ou tel trajet) et la friction de surface ; des facteurs climatiques (l'intensité et la durée du soleil, de la pluie, de la neige) ; des facteurs océanographiques (courants, profondeurs, côtes, ondes) ; et des facteurs socio-technologiques (rapidité de transport de soldats par terre ou par mer dans des chariots, à pied, ou dans des bateaux à voile utilisant le vent ou la force musculaire des marins-rameurs).

Le facteur décisif dans la construction de l'empire d'Athènes du 5ème siècle, la singularité dans la multiplicité qui marque un seuil des éléments et rapports différentiels, était le seuil de la production d'énergie musculaire humaine, et son entraînement rythmique, dans les *triremes*, les

bateaux de guerre. Pour se rendre compte de cela, il nous faut remonter jusqu'à Solon, vers 600 av. JC.

Afin d'apaiser une crise politico-économique par la formation d'un équilibre triangulaire entre grands planteurs, petits fermiers, et artisans urbains, Solon a défendu l'exportation de tous produits agricoles sauf l'huile d'olive. De cette mesure simple, découlent des effets énormes ; encore un cycle productif, menant à l'empire : plus de production huilière, plus de travail pour les artisans en fabriquant des amphores pour le transport de l'huile, plus de population urbaine, plus de demande pour l'importation de blé, plus de besoin pour une flotte militaire pour protéger les routes de la flotte marchande, plus de démocratie, parce que seuls les citoyens pouvaient ramer dans les triemes, et plus d'empire à cause de l'exigence des régimes amicaux dans les îles de la mer Egée.

Le facteur décisif : les singularités dans les rapports différentiels entre deux formes de l'utilisation de l'énergie solaire : la capture par les voiles de la flotte marchande du vent généré par la différence de température entre la mer et la terre, et la production dans les corps de citoyens-rameurs de l'énergie musculaire générée par la consommation de blé importé par la flotte marchande et stocké dans les villes portuaires des alliés. Etant donné que la distance quotidienne parcourue par un bateau à voile dans la flotte marchande est plusieurs fois supérieure à celle d'un trieme, l'exigence d'un empire, ou au moins d'une alliance des régimes amicaux, est évidente.

Le lien entre la démocratie et la flotte militaire n'a pas échappé à Platon, qui a mis la ville supérieure des *Lois* loin de la mer, et qui a privilégié la victoire des *hoplites* à Marathon aux dépens de celle des marins à Salamis.

Descendons au niveau de la microphysiologie politique. Le lien entre le droit de combat et le droit de parole était reconnu depuis des siècles, même s'il se cache aujourd'hui dans une ère de circonscription, ou son homologue économique, où le droit de combat est devenu soit un devoir, soit le seul moyen dans une société néolibérale d'accéder aux services auparavant disponibles dans un Etat-providence. Précisons : dans le monde d'Homère il s'agissait du droit d'accord pour la plupart des hommes armés, et le droit de parole dans le conseil des nobles pour les grands hommes : Achilles, Odysseus, Nestor Une distinction pareille à la parodie de démocratie dont nous bénéficions aujourd'hui, avec le « droit » de voter pour des candidats tirés d'une petite tranche de la société dans la plupart des cas, ou, de voter pour des candidats dont l'espace d'action possible est contraint en avance par les réactions des marchés des capitaux et des monnaies.

Quelles sont les raisons physiologiques de ce lien ? Ici on tombe sur la nécessité de se vanter pour qu'on puisse se préparer pour le choc du combat. L'action de se vanter donne à chaque guerrier la

puissance de surmonter les inhibitions contre le combat inhérent à nos corps. La difficulté pour la vaste majorité de gens ce n'est pas de se restreindre du combat, mais de surmonter l'inhibition qui nous interdit la violence intensive et meurtrière à courte distance, une inhibition bien reconnue dans les affrontements entre animaux de la même espèce, qui ne s'achèvent presque jamais dans la mort, mais qui s'arrêtent dans un rite de soumission de la part de l'animal le plus faible.

Pour surmonter cette inhibition, il faut se mettre dans un état de fureur. Dans un tel état, on baigne dans des ondes chimiques, la conscience disparaît, et les actes de violence deviennent possible. En même temps, les « endorphines », hormones aux effets analgésiques et euphoriques, s'introduisent, donnant aux corps des puissances remarquables afin de survivre aux stress du combat.

Les chocs du combat traumatisent le corps, augmentant considérablement les seuils de l'introduction d'endorphines. Il faut donc de plus en plus de stress pour se sentir bien. Effet de drogue. On devient accro au stress. Traumatisés, prêts au combat à chaque instant, cherchant les occasions pour s'y jeter (Travis Bickle en *Taxi Driver* : « you lookin' at me ? » « tu me cherches ? »), les guerriers sont trop dangereux pour la cour. Exportons-les vers l'étranger ! A l'étranger, la même logique. Dans chaque lieu, il faut des guerriers pour se défendre des guerriers ... Ce qui crée la nécessité systématique de la guerre, ce qu'Homère appellera « la volonté de Zeus ».

Mis hors-combat, le guerrier se décline en un état de dépression, comme pour Achilles. Et c'était la peur d'une telle dépression inévitable pour les guerriers dépourvus de combat qui posait à Hector son choix terrible : mourir dans la gloire d'un combat contre Achilles, ou mourir sans gloire, dans la honte et le mépris de tous, non pour sa fuite, mais pour avoir pris la décision proposée par sa femme Andromaque au livre 6 et ses parents, Priam et Hécube, au livre 22 : combattre Achilles, mais aux murs de la ville. « J'aurais une sacrée honte, » à faire ça, adjure Hector, « devant les Troïens et les Troïennes avec leurs robes traînantes. »

Combattre aux murs, c'est-à-dire, devenir-soldat. Les soldats se battent pour une cause plus grande qu'eux-mêmes, pour la sécurité de la ville, donc dans un rapport poétique, avec un telos en dehors de l'action ; un guerrier se bat seulement pour lui-même, pour le soulagement de son corps traumatisé avec une nouvelle dose d'endorphines, donc dans un rapport pratique, avec un telos logé dans l'action.

Ulysse aura profité de la possibilité d'une longue dé-programmation de son corps, une possibilité refusée à Hector. Sept ans de dépression, de larmes, sur l'île de Calypso, l'île cachée. Un long deuil de son corps guerrier. Et puis, d'autres larmes, à la cour des Phaikiens, « comme une veuve de guerre » disait Homère. Larmes consacrant son passage de pirate en roi d'Itaque, prêt à la

renonciation de la guerre au profit de la paix entre sa famille et celles des aspirants tués.

Homère prévient donc les Grecs du polis. Soyez sage et formez des soldats, pas des guerriers. Les guerriers font la guerre, c'est leur destin. Ce qu'on appelle « la volonté de Zeus », ne sont que les exigences de la micro- et macro- physiologie politique, dont nous avons essayé de tracer les contours.